

Quatre nouvelles

Flora Balzano

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balzano, F. (1988). Quatre nouvelles. *Liberté*, 30(5), 42–48.

FLORA BALZANO

QUATRE NOUVELLES

Au bar, hier

L'homme brun m'appelle «Tsstss»; il dit se prénommer Mike. Petit et trapu, les cheveux et les yeux noirs comme des olives, il a plutôt l'air d'un Miguel, d'après moi. Il porte des chaussures brunes, un pantalon à rayures vertes, une chemise grise ouverte sur une forêt à l'orée de laquelle luit une croix, et un chapeau de laine multicolore bien qu'il fasse au moins quarante degrés sous cette musique reggae.

— Je m'appelle Marie, je l'informe.

— Ah, María!

Il est cuisinier et veut m'épouser tout de suite. Il me protégera, se tiendra toujours derrière moi, une main sur mon épaule, jusqu'à ce que ma mort nous sépare. Une femme a besoin d'un homme; les enfants ont besoin d'un père et j'ai de la chance, justement, il adore les petites filles. Tout seul au Canada, il s'ennuie de ses sœurs, de sa mère, de son pays. Il faut que je reparte avec lui pour les rencontrer toutes, Noël prochain.

Il est partout à la fois. Sur mon cou je sens son murmure: «Pourquoi, María? Pourquoi tu es si méchante avec moi? Pourquoi les Canadiens sont toujours froids? Toujours seuls? Les femmes seules, les hommes seuls, pourquoi? María, María, venga conmigo; viens dans ma maison.»

Il a des larmes dans la gorge, dans les yeux, presque dans mon verre. Ses longs cils noirs battent une triste histoire. «Regarde María, regarde ce que tu me fais», dit-il en fixant sa

braguette. Je suis en train de détruire l'équilibre de cet homme. Bizarre. «Tu es lesbienne, c'est ça, hé, María?» María ne peut s'empêcher de marcher vers le bar.

L'homme blanc s'appelle Pierre. Il porte des bottes noires, des jeans serrés, un col roulé blanc et une veste de cuir. Autrefois il avait une femme et des enfants, mais maintenant il croit en la liberté. Toutes les cinq minutes, je dois l'excuser: «La bière, tu comprends.» Je ne veux pas comprendre.

Lui ne veut aucune attache et essaie d'éviter l'amour. Deux fois par an, au moins, il voyage au Club Med d'Haïti; il a un magnétoscope à trois dimensions, une auto de l'année prochaine, des tendances bi-sexuelles et plusieurs projets excitants qui lui permettront, sous peu, d'exploiter ses talents commerciaux et artistiques. Une relation légère avec une femme propre et indépendante, voilà ce qu'il lui faut.

— María? Ça pue l'italien. J'vais t'appeler Marie.

— Pourquoi «pue»? demande Marie.

— Façon de parler. J'aime pas les Italiens, ni les noirs, ni les juifs.

— J'ai de la chance; j'suis québécoise. Pure acrylaine.

— Ouais. Ah, ah. Tu m'plais toi, et j'te f'rai pas mal si tu viens chez moi. En autant qu'tu pars tout de suite après. J'aime me réveiller seul. Pense à ça. Ça s'ra pas long.

Au retour de la salle de bains, il y a de la poudre blanche sur le bout de son nez d'égoïste. Il avale sa bière et rote: «Puis, t'es prête?»

— Combien tu payes? je demande. Il s'éloigne. En renversant une chaise.

Ali, c'est l'homme noir. «Mademoiselle, je peux avoir l'honneur de danser avec vous cette danse?» Son sourire me réchauffe alors que je m'envole sur un air de salsa. Ça y est, je suis à la plage; j'entends les vagues et le bruit des glaçons dans un verre de rhum local et efficace.

Ses cheveux sont tentants comme de la barbe à papa. Il n'a pas les orteils dans le sable, mais dans des souliers vernis noirs et jaunes parfaitement assortis à son chapeau jaune et noir. Son chandail rouge ne couvre pas tout à fait la douceur de son ventre.

Quand la salsa elle-même est fatiguée, il prend mon manteau et me montre la porte.

— Mademoiselle, s'il vous plaît. Maintenant nous faisons l'amour. Je vous remercie.

Il ne comprend pas pourquoi je lui prends mon manteau et m'assieds. Que va-t-il raconter à son cousin qui, tout seul à la maison et si triste, comptait sur moi, lui aussi? Appuyé sur sa canne de bambou, il sort en boitant.

Les hommes jaunes viennent par trois. Ils me rassurent tout de suite. Chacun a un condom made in Taiwan soigneusement rangé dans sa poche.

— Hier le Yi King a dit: «L'homme sage rencontre la lune», déclare Zui.

— Ce matin le Yi King a dit: «L'homme supérieur laboure la terre fatiguée. Pas de blâme», promet Tong.

— Ce soir le Yi King a dit: «Pendant et après les labours, gardez le saké chaud. Pas de commentaires.» Ça c'était Phem.

Bon, moi je m'en vais. Mais, quand même, ça serait bien si je rencontrais un extra-terrestre bleu au détour d'un chemin.

La fleur

Ce fut une erreur de ma part, je n'aurais jamais dû la manger. Ça ne se fait pas. C'est mal vu quand on n'est pas mouton. Mais j'avais froid et dans la pièce trop blanche elle était la seule source de chaleur entre le docteur et moi. S'il y avait eu un foyer, j'aurais bouffé les braises.

De temps en temps je disais: «Oui, docteur. Je veux coopérer. Je veux participer. Je ne veux plus mourir, ah, ah.» Mais j'avais hâte qu'il en finisse avec son discours long comme une nuit sans drogue.

J'ai entendu: «Dehors? Fins de semaine. Travail fixe?»

C'est là que le premier pétale s'est détaché. Je ne l'ai pas arraché. J'étais en train de le caresser, c'est tout. Il m'est resté entre les doigts. J'ai dit: «Oui. Dans un ascenseur. En haut, en bas. En haut, en bas. Ça ne me changera pas beaucoup. J'ai hâte de commencer.»

Il n'y avait rien à ajouter. J'ai mangé le pétale. Je ne sais pas ce qui m'a pris. D'habitude je fais ça en privé, la nuit, quand toutes les fleurs sont sorties et que je peux rôder dans des couloirs qui sentent presque la liberté.

J'ai regardé le docteur; il restait impassible. J'ai regardé la fleur; il restait huit pétales. J'ai eu un peu honte parce que les fleurs préfèrent les nombres impairs, alors j'ai mangé un autre pétale pour rétablir l'équilibre. Ça n'a rien arrangé, mais je ne voulais pas pleurer. J'en ai mangé un troisième. Je ne pouvais plus m'arrêter.

Je savais que le docteur m'observait. Planqué sous son serment d'hypocrite, je savais qu'il me jugeait et qu'il attendait que j'arrive aux épines. J'ai crié: «Je ne les mangerai pas!»

— Allons, ne nous agitons pas. Mais c'était trop tard.

— C'est bon. Nous allons dormir. Il a dit ça pour me punir; mais moi je m'en fous parce que c'est quand je dors que je fais le moins de cauchemars.

Un drame psychologique

Je suis un poisson rouge. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela implique, mais ça n'est pas rose tous les jours dans mon eau bleutée.

Je vis chez Mademoiselle Trocmoche, une vieille, les pieds qui traînent, la bouche sans dents, mais sympathique. En tout cas, facile à impressionner.

Dès notre première rencontre, je l'ai eue au charme. Collé contre la vitre j'ai crié, «MoiMoiMoi», et bougent mes nageoires par ci, et danse ma queue par là. Elle n'a pas pu résister: «Je prends celui-là.» Je n'ai fait aucune difficulté quand il s'est agi de me laisser pêcher. J'ai carrément sauté dans le filet et ça a permis à Jo, le grand nono, de croire en son habileté.

Nous sommes sortis, Mademoiselle Trocmoche à pied et moi dans mon sac en plastique. Elle me tenait du bout des doigts de peur de m'abîmer. Moi je me tenais tranquille. Petite promenade cahotique en autobus et tout le monde qui s'exclamaient: «Qu'il est beau!» en parlant de moi.

Nous sommes arrivés chez elle. Une chambre à tout faire d'une banalité à vous couper les branchies. Contre le mur, près de l'unique fenêtre habillée de frou-frous et entre la table et la télévision, m'attendait mon aquarium. J'ai plongé dedans dès que Mademoiselle Trocموche a ouvert mon sac. Elle s'est assise juste en face de moi, dans sa chaise berçante pour mieux rêver. Moi j'ai visité.

L'eau était bonne. J'ai fait deux trois longueurs et autant de profondeurs. Mon aquarium mesurait à peu près quinze queues par huit. À babord, le filtre. Juste assez espacé de la vitre pour que je puisse en faire le tour. Devant le filtre, pour le cacher, une plante. Yeark. J'ai craché la feuille que j'avais eu l'intention de manger. Elle était en plastique.

À tribord, rien. Ou plutôt si: la tête de Mademoiselle Trocموche, ronde comme un hublot.

— Il ne faut pas manger la jolie plante!

Bon, ça commence. Viens me dire quoi faire dans mon aquaroyaume.

— Si tu as faim je vais te nourrir.

Elle m'a lancé une pincée de nourriture synthétique qui n'aurait pas alourdi la silhouette d'un néon.

— C'est bon?

J'ai fait le mort. Puis comme au lieu de s'inquiéter elle s'est endormie, j'ai fait demi-tour.

À babord, une maison de plâtre, verte avec un toit bleu et une porte beaucoup trop petite pour moi au-dessus de laquelle on pouvait lire, en lettres dorées, le nom de Tom Sawyer. Allez savoir pourquoi. Enfin, ce qui compte c'est d'avoir un toit, pas nécessairement d'être dessous.

La vie est une jungle

Pendant des mois je me suis promenée en pensant je voudrais que quelqu'un m'aime. Je voudrais que quelqu'un tombe en amour avec moi. Pas juste quelqu'un ou n'importe qui, mais un homme. Un homme qui laisserait mes lèvres s'égarer sur sa peau. Un homme qui m'ouvrirait ses bras chauds comme des soleils.

J'ai rencontré cet homme, et après quelques jours follement passés à faire l'amour nous étions encore au lit.

— Mmm? J'ai demandé en souhaitant sa peau douce et une tendre réponse.

— Je fais des mots croisés.

J'ai attendu. De temps en temps il me souriait: «Je suis bien ici, avec toi.» Mais aussitôt il retournait à ses mots croisés. J'ai attendu que les journaux aient transpiré toute leur encre. Quand les draps furent complètement noirs, moi je n'en pouvais plus. Il fallait que je sois franche avec lui. Il le fallait si je voulais que notre relation dure le moins possible. Il fallait que je lui demande: «C'est ça avoir un amoureux?»

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Est-ce que je dois, pendant des jours, te regarder, dans mon lit, faire des mots croisés et me sentir comblée?

— Je ne sais pas, moi. Tu fais ce que tu veux.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi?

— Parce que ce que je veux c'est faire l'amour avec toi.

— Encore?

— Hé oui.

— Mais on ne peut pas passer tout notre temps à faire l'amour. Il y a d'autres choses à faire, tu sais.

— Pour qui tu me prends? Bien sûr que je le sais. Mais les autres choses, je les fais quand tu n'es pas là. Quand tu es là, j'aime autant qu'on fasse l'amour.

— Un. Horizontal. Onze lettres. Exagération des besoins sexuels chez la femme.

J'ai dit: «Tu m'emmerdes. Laisse-moi passer.» Je suis allée à la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais? il a crié quand il s'est aperçu, longtemps après, que je ne revenais plus.

— Je mange un steak tartare.

— Alors, on se défoule sur les cadavres?

— Qu'est-ce que tu crois? Je ne suis pas végétarienne, moi. Je ne me contente pas de substituts.

— Là n'est pas la question.

— Oui. Là est la question. Toi tu bois du substitut de café, tu manges du substitut de pâté, mais tu me fais l'amour avec des végémotions.

Je suis retournée dans la chambre. Il y avait de l'œuf qui me coulait sur le menton. Je n'ai pas aimé le regard qu'il m'a lancé en disant: «Qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce que je suis pour toi? Un phallus?

— Écoute, je ne veux pas te blesser, mais qu'est-ce que tu as que je n'ai pas?

Alors il est parti. Moi je me suis couchée. J'ai phantasmé. Des phantasmes énormes. Des éléphantasmes.